

Correspondances (IV)

VAHÉ GODEL : LE DIT DU TERMITE

la page blanche la table nue la main, blanche et nue elle aussi la plume, orientée vers l'invisible centre, posée (couchée) aux confins de la feuille, la plume noire : pénétrant dans l'arène, la main s'en empare comme d'une arme qu'un transfuge aurait abandonnée en franchissant les bornes (la main haute : celle qui tient la lance) palpée, soupesée, recon nue, dirait-on, la plume (la lancette) est désormais la proie du pouce et de l'index : ils la font tourner sur elle-même, sans hâte, par saccades (manus : petite troupe, cinq gros insectes, cinq minuscules conscrits, unis comme les doigts d'une main) puis, avec délicatesse, ils lui appliquent la pointe (sa tête d'or) au milieu de la surface vierge et la maintiennent un instant immobile, légèrement inclinée, comme l'aiguille d'un cadran solaire (un instant qui se confond avec l'éternité) une patrouille de pointe s'enfonce dans les neiges, un groupuscule rêve d'un coup de main le jour baisse, l'ombre s'allonge, le rideau bouge, la serrure étincelle (le vieux lion n'est pas loin) mais les doigts font bonne garde — tous sur pied de guerre, tous armés jusqu'aux ongles (la main basse : celle qui tient la bride) les lèvres se descellent, la langue s'aventure vers la blancheur, la main remue, la plume glisse obliquement vers l'origine (est-ce la main qui déporte la plume? est-ce la plume qui entraîne la main — ou serait-ce la source qui les aimante l'une et l'autre?) le mouvement s'achève en l'angle supérieur gauche tout semble prêt, tout pourrait commencer — et pourtant (« quel est le titre? » demandé le maître, « quel est le terme hittite qui désigne ensemble le *fleuve* et l'*amour*, la *mer* et la *mort*? ») la main hésite encore (la main du maître), la plume tremble (la seule plume d'aigle

noir, le vieux sioux banni), elle oscille comme une antenne, comme un suçoir, et curieusement s'oriente vers la langue, dont l'on dirait qu'elle désire l'approche autant qu'elle la redoute (mais le maître fera naufrage sans avoir reçu la moindre réponse — lui, le seul maître à bord, le découvreur de terres, le vieux chasseur de mythes, le déserteur, l'ermite) pourvu de grandes ailes, deux fois plus longues que mon corps, je m'en sers pour jouir, fuir, parler, prendre le large, pour m'éloigner du centre, battre l'espace en vue de découvrir un nouvel asile pour mon roi et ma reine moi seul peux tolérer l'empire du soleil, le regard de la lune — tous les autres sont lucifuges blanche, la page nue, la table blanche et nue elle aussi, la main noire, la plume à tête d'or (l'unique plume) pourpre, la langue, monstrueusement nue, entièrement dégainée (le scandale de la langue) : non moins qu'elle la défie, la pointe de la plume implore celle de la langue, elle l'attire, elle l'appâte l'écart diminue la main dérape la plume dérive la langue saigne

je dis : *avoul avoul folle mave ulumure | flouve uvelef ruoma levouro* quand l'habitable aura pris corps, le couple perdra la vue, le ventre de ma reine se dilatera tellement qu'elle ne pourra plus quitter son alvéole — et d'ailleurs le pourrait-elle que l'étroitesse des corridors l'empêcherait de sortir (de s'enfuir) et que dire de mon roi? *falloum velu louve love ramave | lur foule fuel ravemol amourou*

l'ombre d'un crabe géant va envahir l'espace un tertre en forme de mitre se dresse à l'horizon du désert inviolé — trou(v)er une langue : oui, mais comment survivre en ce domaine sans failles? sans nul trou (sans méat, sans anus) comment la langue s'unirait-elle au cri?

mes yeux sont imperceptibles je sous-

signé, préposé à la garde des lieux, déclare passer mon temps à me scarifier le crâne et les paupières moi seul suis pourvu d'une loupe frontale où (tel l'œil du cyclope aveuglé) bée une glande glauque, dont le venin asphyxie l'agresseur et lui englue trompes et tentacules — tous les autres sont aptères, tous les autres secrètent une substance corrosive qui leur permet de s'ouvrir une voie dans les obstacles les plus compacts (ceci compense cela)

hérissée de hampes, d'antennes, de vibrisses, toutes un peu inclinées vers l'avant, une obscure procession silencieuse s'avance laborieusement vers l'est (terminus ad quem) — mais le bord de la page demeure infranchissable : la main gesticule comme pour se dépêtrer (la main haute : celle qui hante les hauteurs) les doigts se recroquevillent, s'écartent, se distendent, sans pour autant lâcher leur proie ni même desserrer leur étreinte, la plume se débat — mais ne serait-ce pas elle plutôt qui les tourmente (insecte incestueux, aiguillon venimeux)?

ma reine dévore ses propres œufs mon roi ne mange rien je suis aérophage — tous les autres se soûlent d'encre, se gavent de cellulose dans la pénombre la page paraît grise la table s'estompe la main se stabilise, la plume s'apaise le travail peut reprendre : la lente, la périlleuse occupation de l'espace, la descente en enfer, interminable, zigzagante, palindrome perpétuel

je cherche ma nourriture entre les lignes, dans les marges, sur les pages de garde ma reine suppure, saigne, inonde sa cellule — retrouve peu à peu son volume initial mon roi tout ensemble se pétrifie et se craquèle rares sont les gardes qui franchissent le seuil l'air que j'avale me ronge les ailes l'ennemi ne se déplace que la nuit, à la file indienne, dissimulé sous d'épaisses couches de rognures et d'excréments je chante : *arruv arruv mouvrelu feu malèvre*

rebrousser chemin (terminus a quo), pour regagner d'un bond la rive originelle — avant d'entreprendre une nouvelle et non moins redoutable traversée, avec la constance, l'aveugle obstination de l'insecte, et buter à nouveau contre le mur imperceptible (la main basse : celle qui flaire les dessous) car toute terre en (l)imite une autre, à l'infini, jusqu'à la

mer, jusqu'à la mort mais celle qui en ce moment même commence à voir le jour, émergeant peu à peu de l'absence, de ce qui n'a ni forme ni couleur, ni voix ni corps, ni figure ni sens, cette terre nouvelle, cette frêle langue qui pousse, qui s'étale, s'épaissit à vue d'œil, cette foule de signes grouillant de plus en plus, contenus, endigués en de fins cortèges linéaires innombrables corpuscules du même noir que la plume — dans l'univers desquels se noie la prunelle même la plus subtile

j'attaque le bois, le papier, la peau (galions amarrés dans les ports putrescents, sièges épiscopaux, stalles armoriées, incunables, harnais, lutherie, tam-tams, livres d'heures, totems) je transmue les archives en éponges je mâche les millénaires, j'absorbe les espaces, je recrache une bouillie pestilentielle — où je crois reconnaître ma langue, mes écailles, mes oreilles, mes yeux ma reine se consume mon roi n'est déjà plus qu'un minuscule amas de scories — tous les autres hébergent dans leurs entrailles d'étranges parasites qui vaporisent l'encre et scindent la cellulose en composés assimilables

cet abîme, cet enchevêtrement, ce raccourci d'atomes, cette infinité de petits monstres gigognes (des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes) plus la main s'active, plus la plume s'affûte (procession pénitente ou horde carnassière?) plus les rats prolifèrent (ou armée en déroute?) semant le trouble dans les rangs, dans les lignes, obstruant les canaux qui relient le ponant au levant — la naissance à la mort (ou bien convois de forçats déportés qu'entravent de lourdes chaînes et dont les barbiers régimentaires ont lavé le crâne à l'eau très froide avant de le racler à grands coups de rasoirs?) creusant des galeries de plus en plus profondes (ou encore flots de réfugiés ployant et vacillant sous le poids de ballots gonflés comme des vessies de porcs?)

mais soudain la plume s'arrête, la plume noire, l'ultime recours, la seule plume d'œil de lynx, la seule arme de celui qui refuse de marcher à la file indienne interrompant la fuite, la coulée, soudain la voici qui se tourne vers la cime, élève sa pointe vers la figure-

mère, pointe sa tête d'or vers cette bouche muette, mi-close, pétrifiée, d'où émerge l'épéron de chair vive — mais à vrai dire au-delà de la langue, c'est le regard qu'elle vise — oui comme si désormais n'existait plus que l'œil (et dans l'œil même l'iris, et dans l'iris la pupille, et dans la pupille un chas étincelant, par lequel ne saurait passer que l'âme féline de l'ultime mohican) — comme si soudain elle reconnaissait en lui une cible idéale — mieux : une proie de rêve

comme si soudain tu me délivrais du chaos, tu m'extrayais de l'innommé — ô ma troisième — toi qui m'attires telle une mer sans limites — j'aime tes rites — je t'aime, je t'imité — ô ma trirème — je me mire en ton aire — je me retire en les terres du myrte — j'erre au tréfonds mystique de l'éther — le rythme est mon seul maître, la rime mon seul attrait — je me tais — je me meurs — je termine ma phrase — je m'irrite de n'être plus que lettre morte — texte mité, terme déshérité — je m'enterre vivant — je mérite le sort du traître — reître miteux, petite merde — je n'ai plus ni roi ni reine, ni feu ni lieu — ni sceptre ni mitre, ni queue ni tête — je murmure : *trom trom terrorème métro* — mais tous les autres poursuivent leur grande œuvre commune, sans relâche, sans bruit, leur infini labeur — continuent d'élever d'énormes temples spongieux, d'énormes forteresses rous-sâtres et molles — continuent de faire passer de bouche en bouche, à l'infini, une visqueuse nourriture subtilement macérée, secrètement régurgitée, à quoi se mêlent maintes substances proctodéales — continuent de souiller le sable environnant et de s'enfoncer dans les profondeurs du sol jusqu'aux abords des nappes phréatiques, creusant au fur et à mesure de véritables dédales — quand je compare la taille de l'ouvrier aux dimensions de l'œuvre, je ne puis qu'éprouver une sorte d'émerveillement qui confine à l'effroi : la coupe de l'habitable me révèle l'existence de multiples cellules reliées par une infinité de galeries sinueuses — catacombes miniaturisées, gigantesque réseau de veinules anémiques, figées, cadavéreuses, où ma vue s'égare, où mon être s'anéantit — je crie : *ortémérone ortéméore* — déchire la page brûle la table — décapite la plume — coupe-moi la main — *termoré motéro moréotère*

(Janvier 78)

ALAIN SUIED : LE TRAVAIL

A André Frénaud

Libre de ma mort
j'erre dans le royaume
étranger, l'autre
dépossédé mais libre
dans l'inconnaissable
lieu où je naîtrai un jour
à la blessure marine
de ma mère
sans prise, sans appui
dans le lointain astreignant
dans l'inaccessible
dans les heures épaisses
de la découverte
mon visage en miroir
dans les yeux de la mort,
cette naissance.
Le déchiement absolu
d'être
secret comme la souffrance
criant comme la douleur
m'ouvre à l'autre
ce travail
en un questionnement sans matière.
Pourquoi travailler?
à quel usage, à quelle fin?
Pourquoi ajouter une épreuve
au combat amoureux?
Pour naître enfin
sur une rive première
ô vertige sans fin
auquel un travail m'unit!
Inaliénable, je commence
où je nais à cette mort :
où je connais ce retour.
Je deviens l'objet
pour le détruire
mais il n'existe pas
avant que je le nie.
Il n'y a pas de lieu.
J'avance en me heurtant
à l'absence
qui élit son lieu en moi
je m'aliène à son jeu
sans prendre assise
sans donner lieu à un appui
pour inscrire l'objet
où je me confonds à ma parole.

Je travaille pour devenir
le fruit de mon travail.
Je parle de face
sans retouches, sans masque
toujours abrupt
humble : sans la parole
si je lui échappe
c'est à moi que j'aurais tenté
d'échapper.
Mais parler aussi
est un travail.
Je construis des miroirs
je suis un prisme, peut-être
où le monde se reflète
voyez sous ma coquille
(voyez sous mes miroirs)
la vie qui tremble et sue
je suis un cri fragile
dans la violence de la terre
une graine inquiète
dans la terre qui se froisse
comme un nuage.
Ma bouche aspire et souffle
la vie ou une image
de la vie
débris d'air
où se retrempe le sang
comme à une source
mais son mouvement répète
une cassure
le dommage du dehors
quand il porte mon cri
à sa limite.
Retour à une origine
ou à l'origine d'une absence
mais le dehors est imprenable
l'objet incertain
et le travail — mortel.
L'objet de mon travail
est au-dehors...
Je ne trouve pas dans les mots
l'asile d'une signification
j'avance dans un espace
privé de sens
où pourtant je suis impliqué.
Je regarde mon travail
comme un outil dans mes mains
mais l'usage m'en est étranger
pour oublier l'objet
déjà intime
(je travaille à oublier
l'oubli est un travail)

pour devenir le monde
où je reviens
après un détour du sens
ou de la pensée
pour choisir une illusion
où mon besoin trouverait
l'espoir ou la promesse :
l'autre, cet espoir.
Il n'y a pas d'autre.
Seulement sa place en moi
pivot du prisme auquel l'autre
n'est pas inclus.
Reflet danseur
sur tous les bords de la lumière.
Une identité sans signes.
Le travail engage l'être
à l'autre
forge ses armes
pour un impossible affrontement :
tu n'es pas
tu es de ne pas être
où je dis
comme le ciel
ou la parole du ciel, justice
ou le nuage, oublié.
Je nais de créer l'autre
je commets la blessure
qui me consolide
— où je nais à moi-même.
Pur et vulnérable
j'ai cédé aux mensonges naturels
plié devant les victoires exactes
de l'amour
aliéné à cette pousse
erratique — nous —
ce labour
où la mort ouvre son sillon.
Quand les miroirs tombent
il ne reste plus qu'un visage
— en miroir
quand les masques tombent
le visage — saigne
quand tout est en repos
le cœur — pompe — un travail
c'est pour cette aube pure
c'est pour cette orbe pure
et vaine —
ô cœur battant
au cœur du monde!
Soleil rouge de la naissance
sur la terre où je t'arrache
comme un fruit.

Voilà, c'est teneur d'homme
qui vibre dans mon sang
et l'homme est grand
où s'arrêtent ses songes :
je travaille sans usage
(le travail est mon usage)
presque sans - objet
rebelle, étranger
comme butant à chaque pas
mais c'est un coup donné
pour marteler un pays
incontournable
et devant la courbe peine
et le fécond mensonge
la vie déroule
sa queue de paon!
Voilà, c'est rigueur d'homme
qui œuvre dans mon temps
et l'homme est seul
où s'arrêtent ses sens :
je travaille pour répéter
ou créer un besoin d'autrui
qui rongera toutes les preuves
mais il n'y aura que cette dépouille
de nous au fond de la mer
je travaille la langue
pour fêter l'image première
où l'autre me travaille
je l'ai dit pour ce rivage étreint
pour ce sable courant
dans la main
eaux natales, boire à votre coupe!
Je l'ai dit pour cette aube verte
où nos corps se reflètent
pour cette chambre
que le jour a ouverte
comme un fruit rouge
neige chaude, épouser ton cristal!
Voilà c'est labeur d'homme
qui veille à mon flanc
et l'homme est fort
où s'arrêtent les dehors :
je travaille pour honorer
une origine inconnue
un instant de reconnaissance
où je suis mêlé à l'autre
comme l'outil à la matière
comme une graine dans la terre
je travaille à une fin
que je ne connais pas
que j'oublie ou crée

(ou la langue me crée)
vert et ocre attend l'herbe
la noire et grise et noire nuit!
Libre de mon travail
j'entrerai dans le royaume
familier, l'autre
(quand les dehors se cabrent
à l'heure obscure du sommeil)
pleurant, ivre d'amour
devant ce pays reconquis
retrouvé, où je vais me perdre
sans prise, sans appui
dans une proximité dévorante
mon corps en miroir
dans les yeux de la naissance,
cette mort.

Rien
dans sa glace brûlante
ne résiste à la blancheur
sans espace
heurtée
serrée
nulle,
qui nous traque,
toi
et ce reflet de ma présence
un lieu? non, un passage
la rencontre de nos souffles
dans la transparence du jour.
Il faut cureter
ce reste de pureté —
nous —
après la neige
il n'y a plus
que la trace
grise
indéchiffrable.

OCT. 75 — MAR. 76 PARIS-TRIER.